

@

**John G. KERR**

**LA MÉDECINE  
EN CHINE**

## La médecine en Chine

à partir de :

### LA MÉDECINE EN CHINE

par John Glasgow KERR (1824-1901)

Traduit de l'anglais d'après le *North-American Medico-Chirurgical Review*, mars 1859.

Gazette hebdomadaire de médecine et chirurgie, Paris, 1859, tome 06 ; n° 31, pp. 481-487 ; 33, pp. 513-521.

Consultable en mode image [ici](#) sur le site de la BIUM.

Biographie [ici](#) sur le site GERA.

Édition en format texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)  
octobre 2012

## La médecine en Chine

L'histoire de la médecine en Chine est un sujet peu connu et qui ouvre un vaste champ à des recherches intéressantes.

Il est évident que dès les temps les plus reculés il y avait des personnes adonnées à la pratique de l'art de guérir. L'histoire, les traditions, nous ont transmis les noms d'hommes célébrés par leur habileté et par leurs succès ; plusieurs ont pris rang parmi les dieux et sont adorés dans des temples élevés en leur honneur.

La pratique et les théories médicales ont traversé, en Chine comme en Europe, de nombreuses révolutions. C'est ce que prouvent les traditions que nous possédons sur quatre hommes célèbres qui, semblables à Hippocrate et à Galien, ont marqué du sceau de leur génie les siècles qui les ont vus naître et ceux qui devaient leur succéder. Le premier de ces maîtres, le plus illustre de tous, *Cheung-Chung-King*, vivait au II<sup>e</sup> siècle de notre ère ; c'était un contemporain de Galien. Il a laissé un Traité des fièvres, dans lequel rien, à en croire le Collège impérial, n'est emprunté à des écrivains plus anciens. Il se distinguait par l'énergie de ses médications ; il administrait à la livre les drogues que d'autres formulaient à l'once. Son système eut un règne de mille ans ; il fut remplacé par celui de *Lo-Shau-Chan*, dans lequel les médicaments amers et réfrigérants jouaient le plus grand rôle.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, *Li-Tung-Tan* inaugura la médication tonique et reconstituante. Son autorité prévalut pendant deux siècles, au bout desquels son système fut combattu par *Chau-Tan-Ki*, qui s'appliquait à déprimer les forces vitales.

Les ouvrages des auteurs chinois sur les diverses branches de la médecine forment plusieurs milliers de volumes, et il en est qui ont une date fort ancienne. De toutes les littératures médicales, c'est peut-être la plus riche. C'est ainsi que le *Pan-Trau*, ou Messenger chinois, traité *ex professo* sur la thérapeutique et la matière médicale, compte quarante volumes in-8° et contient l'indication

## La médecine en Chine

bibliographique de sept cent cinquante-six ouvrages consultés par les auteurs. Un autre ouvrage, publié sous les auspices du gouvernement, et nommé *le Miroir doré des médecins éminents*, est tout aussi volumineux.

La Chine ne possède pas d'école de médecine. Les personnes qui se destinent à la pratique puisent dans des leçons privées et dans des livres la connaissance des moyens thérapeutiques généralement employés. Il y a à la vérité à Pékin un collège royal de médecine composé d'une centaine de médecins et dirigé par un président et deux députés ; mais cette institution est complètement étrangère à l'enseignement ; l'unique mission de ses membres consiste à donner des soins à la famille royale et à la cour, et à surveiller la presse médicale.

Les médecins sont peut-être aussi nombreux en Chine, relativement à la population, que dans les pays qui en possèdent le plus ; ils sont divisés, comme en Europe ou en Amérique, en médecins autorisés et en médecins non autorisés. Pour être médecin autorisé, il suffit d'avoir étudié les ouvrages qui traitent des moyens de traitement consacrés par l'usage ; mais il est fort probable que la plupart des praticiens n'ont pas poussé leurs études aussi loin. L'exercice de la médecine est d'ailleurs entièrement libre, seulement le Code pénal mis en vigueur par la dynastie actuelle punit sévèrement les fautes commises dans le traitement des malades. La loi s'exprime en ces termes :

« Un médecin maladroit qui administre des drogues ou qui pratique l'acupuncture, contrairement aux règles et à la pratique consacrées, et qui par là, sans en avoir l'intention, cause la mort du malade, pourra se racheter de la peine des homicides ; mais l'exercice de sa profession lui sera interdit à jamais. S'il est prouvé, au contraire, qu'il s'éloigne à dessein des règles et de la pratique consacrées, et qu'il aggrave la maladie avec l'intention d'augmenter les frais du traitement ; si, dans

## La médecine en Chine

ce cas, le malade meurt, le médecin sera réputé voleur et condamné à la peine capitale.

Cet article du Code, comme bien des lois dans des pays plus civilisés, est rarement exécuté.

Les Chinois n'ont aucune connaissance exacte de la structure du corps humain ni des fonctions de ses divers organes. Il y a lieu de croire que leurs connaissances anatomiques étaient moins erronées autrefois, mais en admettant qu'il en soit ainsi, il est manifeste que leur ignorance actuelle date de plusieurs siècles. Les figures et les descriptions que renferment leurs traités de médecine montrent combien leurs notions sur la structure du corps et sur les rapports de ses différentes parties sont élémentaires ou inexactes. On s'étonne que l'anatomie comparée, qu'ils pouvaient étudier à l'abattoir, ne les ait pas mieux instruits ; il est bien entendu qu'ils n'ont jamais disséqué.

Voici quelques-unes des opinions les plus absurdes que l'on trouve dans leurs livres : le larynx se rend au cœur à travers les poumons ; le cœur communique par trois canaux avec la rate, le foie et les reins ; la rate, située entre le diaphragme et l'estomac, est traversée par les aliments qui se rendent à l'estomac et qui passent ensuite par le pylore dans le gros intestin.

Les intestins grêles se continuent avec le cœur ; ils livrent passage à l'urine qui se rend dans la vessie et qu'ils séparent des matières fécales dans le cæcum. Le gros intestin, qui est en rapport avec les poumons, est situé dans les lombes et présente seize circonvolutions. Le squelette du crâne, du bassin et les extrémités est formé par autant d'os. L'âme a pour siège le foie, et le courage réside dans la vésicule du fiel.

Tout en négligeant l'étude des organes intérieurs, les Chinois se sont occupés avec grand soin de la surface du corps ; là, chaque pouce carré a reçu son nom et doit être connu à fond par le médecin, quant à son siège et à ses rapports.

## La médecine en Chine

La circulation du sang était connue des Chinois à une époque très reculée, que du Halde, auteur d'une histoire de la Chine publiée il y a plus d'un siècle, fixe au IV<sup>e</sup> siècle après le déluge. Dans un Traité sur le pouls, écrit il y a au moins deux mille ans, on parle de la circulation comme d'un fait de notion vulgaire, et c'est par le mouvement du sang dans les vaisseaux que l'auteur explique le phénomène du pouls :

« Tout ce qui communique un mouvement, dit-il, fait avancer un corps mobile, et tout corps auquel est communiqué un mouvement cède facilement ou bien résiste. Or, comme le sang et les esprits sont sans cesse en mouvement, ils frappent les parois des vaisseaux qui les renferment et produisent ainsi les battements du pouls.

Un grand nombre d'auteurs, tant anciens que modernes, s'expriment d'une manière analogue, et il est évident que les Chinois ont devancé de plusieurs siècles l'immortelle découverte d'Harvey. On n'en sera pas trop surpris si l'on se rappelle qu'ils possédaient des imprimeries, des boussoles et des manufactures de poudre à canon bien avant les peuples de l'Europe.

Les médecins chinois, pourtant, sont dans l'ignorance la plus complète des voies parcourues par le sang, et il ne pouvait en être autrement, grâce aux craintes superstitieuses qui les empêchaient de se livrer à la dissection. Ils admettent que le sang se meut dans des canaux, mais il ne paraît pas qu'ils les distinguent en veines et en artères, et ils n'ont aucune idée exacte du mécanisme du cœur. Les figures destinées à expliquer la circulation représentent divers canaux qui, nés dans les extrémités et dans la tête, se rendent au thorax, et dont quelques-uns se réunissent entre eux ; mais ces canaux ne se terminent pas dans un organe central. La physiologie chinoise enseigne que le sang parcourt deux fois son trajet en une heure ; on voit qu'à cet égard elle est presque à la hauteur de ce qu'étaient nos connaissances il n'y a pas fort longtemps.

## La médecine en Chine

Un des points les plus curieux de l'histoire de la médecine chinoise, c'est l'attention extraordinaire avec laquelle on s'est livré à l'étude du pouls. Depuis de longs siècles on a créé à ce sujet un système plein de merveilles et de minuties ; par l'examen seul du pouls, les médecins chinois prétendent reconnaître le siège d'une maladie, sa nature, sa cause, sa gravité, prédire comment elle se terminera, et, dans les cas mortels, fixer d'avance le moment de la fin. Le pouls leur apprend également si une femme est enceinte, à quelle époque est arrivé une grossesse, et quel sera le sexe de l'enfant.

Lorsque l'on connaît tous les détails de ce système et ses prétentions illimitées, on pense volontiers qu'il n'y a là que des élucubrations fantastiques. Il faut pourtant reconnaître que les médecins chinois sont très habiles à apprécier les souffrances de leurs malades par l'examen du pouls. Ce qui semble le prouver, c'est la confiance universelle dont ce moyen d'exploration jouit parmi les gens du peuple. Il n'est personne en Chine qui ne s'attende à ce que son médecin explore le pouls successivement aux deux poignets ; qu'un médecin étranger néglige ce double examen, et c'en sera bientôt fait de la confiance de son malade.

Ce système est d'origine fort ancienne. *Wong-Chau-Ho*, l'auteur du Traité sur le pouls que nous avons déjà mentionné, et qui a la réputation d'être à la fois le plus ancien et l'un des meilleurs ouvrages sur la matière, vivait sous la dynastie des Tsin, plusieurs siècles avant Jésus-Christ ; il convient de n'avoir fait qu'une compilation et divise les livres qu'il a consultés en anciens et modernes.

Un médecin instruit doit être à même de distinguer vingt-quatre variétés de pouls, dans trois points différents de chaque poignet, c'est-à-dire, au total, cent quarante-quatre espèces séparées. Pour comprendre comment on arrive de là à la connaissance des maladies, nous devons ajouter quelques mots sur les théories relatives aux relations sympathiques des diverses parties du corps

## La médecine en Chine

et aux changements qui y sont opérés par les causes morbifiques.

Les Chinois admettent deux principes naturels de la vie, à savoir la chaleur vitale et l'humidité radicale, qui résident l'une dans le sang, et l'autre dans les esprits. Ces deux principes reflètent le dualisme dynamique qui domine toute la philosophie chinoise ; ils sont identiques avec le principe mâle et le principe femelle de la nature, dont l'action et la réaction produisent tous les phénomènes de la nature, soit organique, soit inorganique.

Le corps est divisé en deux moitiés symétriques, droite et gauche, comprenant un œil, une épaule, un bras, une main, une jambe et un pied ; chacune de ces moitiés est ensuite subdivisée en trois parties, supérieure, moyenne et inférieure ; enfin, une troisième division sépare les viscères des intestins. L'humidité radicale occupe les six viscères, à savoir : le cœur, la rate et le rein à gauche, le poumon, le foie et le rein à droite.

La chaleur vitale réside dans les six intestins, qui sont : l'intestin grêle, la vésicule biliaire et l'uretère à gauche, le gros intestin, l'estomac et l'uretère à droite.

Parties de ces organes, la chaleur vitale et l'humidité radicale sont distribuées dans toutes les parties du corps par le sang et les esprits, à l'aide de douze canaux émanés des douze centres de chaleur et d'humidité.

Une sympathie étroite relie entre eux les divers organes internes, et chacun d'eux se trouve dans un rapport intime avec l'un des cinq éléments naturels : la terre, l'air, les métaux, l'eau et le feu. C'est ainsi que le feu gouverne le cœur, l'air régit le foie et la vésicule biliaire, l'eau domine les reins, les métaux exercent leur influence sur le poumon, enfin la rate et l'estomac sont sous la dépendance de la terre. Lorsque les rapports de ces éléments avec les divers organes sont troublés, la circulation de la chaleur et de l'humidité se trouve dérangée, et c'est cette altération qui engendre les maladies.



## La médecine en Chine

Cette rapide esquisse des théories chinoises sur la vie et sur les causes des maladies va nous permettre de comprendre comment les médecins du Céleste-Empire prétendent reconnaître par l'examen du pouls le siège et la nature des maladies.

Chacun des trois points des poignets où l'on explore le pouls est en rapport avec quelques organes internes ; dès lors, les lésions de chaque organe se manifestent par des changements correspondants du pouls qui lui répond ; chaque organe interne a son pouls, dont on retrouve l'écho ou le représentant au poignet.

Pour faire ressortir l'extrême complication de ce système de diagnostic et de pronostic, il suffit d'examiner la liste des vingt- quatre variétés de pouls qui doivent être distinguées entre elles dans six points différents (dont trois à chaque poignet). Voici cette liste :

	le pouls
1er	flottant
2e	profond
3e	lent
4e	rapide
5e	glissant
6e	rude
7e	plein
8e	vide
9e	vibrant
10e	défaillant
11e	vif
12e	modéré
13e	large
14e	petit
15e	long ou prolongé
16e	court
17e	empêché
18e	soudain ou palpitant
19e	caché
20e	mouvant
21e	fort
22e	faible
23e	dur
24e	contracté

Il est inutile de faire remarquer que notre langue ne rend que très imparfaitement les nuances que cette classification exprime pour ceux qui y sont initiés.

## La médecine en Chine

À chacune de ces vingt-quatre variétés se rattachent des indications relatives aux six points où l'on tâte le pouls, et c'est à l'aide de ces données que l'on juge de l'état des organes internes. Prenons pour exemple la dix-septième variété, le pouls empêché.

Au poignet gauche, le pouls empêché signifie :

Au niveau du premier point : mort subite.

- du deuxième : faiblesse et perspiration.
- du troisième : épuisement des fluides.

Au poignet droit, le même pouls signifie :

Au niveau du premier point : manque de sang dans les veines.

- du deuxième : eau dans l'estomac.
- du troisième : danger de vie.

Les traités sur le pouls renferment les prescriptions les plus minutieuses, qui permettent au médecin d'arriver à un résultat exact, en tenant compte des diverses variétés ci-dessus énumérées. On donne également des détails très circonstanciés sur les modifications qu'impriment à chacune de ces variétés l'âge, le sexe, les constitutions, les saisons, etc. On insiste enfin avec le plus grand soin sur les analogies que peuvent présenter les divers pouls, et sur des moyens d'éviter les erreurs qui pourraient résulter de là, au grand détriment des malades.

Un écrivain ancien, qui se montre très préoccupé de la réputation de l'art médical, s'exprime à ce sujet de la manière suivante :

« Il est nécessaire de s'appliquer diligemment à comprendre les propriétés du pouls et à en tirer les conséquences convenables, qui, avec une connaissance suffisante des drogues, permettent d'entreprendre le traitement des maladies.

Il recommande au praticien, qui doit examiner le pouls, les sept préceptes suivants :

« 1° Il doit être calme d'esprit.

## La médecine en Chine

2° Il doit être aussi attentif que possible, et oublier toute espèce de préoccupation ou de trouble.

3° Par rapport à son corps, il doit se trouver dans un état de tranquillité, et sa respiration doit être libre et régulière.

4° Après avoir placé légèrement son doigt sur les points appropriés, il examinera ce qui se rapporte aux six centres de la chaleur vitale, c'est-à-dire aux intestins grêles, à la vésicule biliaire, au gros intestin, etc.

5° Ceci fait, il appliquera le doigt avec plus de force et exercera une pression modérée sur les chairs, pour examiner le pouls, qui est appelé pouls de l'estomac.

6° Il exercera ensuite une pression assez énergique pour sentir l'os et examinera ce qui se rapporte aux centres de l'humidité radicale, à savoir le cœur, l'estomac, le foie, les poumons et les reins.

7° Il examinera le pouls, quant à sa rapidité ou à sa lenteur, et il appréciera si le nombre des pulsations, pendant la durée d'une respiration, est supérieur ou inférieur à ce qu'il doit être.

On voit, par ces détails, que cette manière d'étudier le pouls est extrêmement compliquée, et qu'il faudrait des études longues et pénétrantes pour s'en acquitter convenablement. Quoique l'on pense d'ailleurs des théories sur lesquelles elle est basée, on ne peut refuser aux anciens médecins chinois le mérite d'une rare persévérance dans l'observation. Personne n'adoptera sans doute ces théories, ni les indications qui en découlent, mais l'on conçoit sans peine qu'une médecine rompue de vieille date à cette méthode d'observation puisse être très habile à mettre en évidence les phénomènes qui se produisent pendant la durée d'une maladie.

Barrow, dans ses *Voyages en Chine*, raconte qu'il fut un jour atteint de choléra morbus, pour avoir fait usage de fruits non mûrs.

## La médecine en Chine

Le gouverneur de la ville, auquel il s'adressa pour obtenir de l'opium et de la rhubarbe, lui envoya, au lieu de ces drogues, l'un de ses médecins.

« Avec une gravité solennelle, digne de la consultation la plus épineuse faite à Londres ou à Edimbourg, le médecin fixa son regard sur le plafond, en prenant ma main, l'examinant d'abord près du poignet, puis remontant vers le pli du coude, exerçant parfois une pression énergique avec un doigt, puis appuyant légèrement avec un autre doigt, comme s'il parcourait les touches d'un piano. Cela dura environ dix minutes, au bout desquelles il déclara que ma maladie avait pour origine l'usage d'un aliment que mon estomac ne pouvait supporter.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les théories professées par nos confrères du Céleste Empire, nous allons donner quelques détails sur leur pratique. Nos connaissances sont très peu avancées sur ce sujet, et nous ne serons mieux renseignés que lorsqu'un médecin étranger, parfaitement versé dans la langue du pays, aura pu se mettre en rapport intime avec des médecins indigènes, et voir de plus près leurs méthodes de traitement ainsi que les résultats de leur pratique.

Il serait difficile de dire si ces médications subissent une influence plus prononcée de la part des théories régnantes ou des connaissances dues à une longue expérience. Ces deux éléments agissent assurément tout à la fois sur l'esprit du praticien, et il en résulte un mélange singulier de médicaments énergiques et de drogues inertes mis en usage pour la cure des maladies, suivant des méthodes soit rationnelles, soit toutes de fantaisie.

Dans le traitement des maladies produites par le froid, ou accompagnées de frissons, on emploie des moyens échauffants et stimulants, et dans les affections fébriles on a recours à des substances que l'on croit douées de propriétés réfrigérantes et sédatives. Si, d'une part, les Chinois possèdent des médicaments

## La médecine en Chine

d'une utilité incontestable, il est, d'un autre côté, des circonstances où l'énergie de leur foi ne le cède en rien à la ferveur d'un homéopathe. Pendant une nuit de l'hiver 1856, la température s'abaissa, par une très rare exception, au-dessous de 0 degré à Canton. Dans la matinée, on remarqua un mouvement extraordinaire dans les rues : c'étaient les habitants qui affluaient dans les boutiques pour vendre la glace, qui devait être mise en bouteilles pour être employée comme moyen rafraîchissant en été.

Les cathartiques, les émétiques, les révulsifs et les caustiques sont employés sur une large échelle, et d'après des règles très précises consignées dans les livres. Le moxa est également d'un usage journalier ; un autre moyen très usité comme contre-irritant consiste à gratter la peau avec une pièce de monnaie ou à la pincer de temps en temps entre deux pièces de cuivre, jusqu'à ce qu'elle ait pris une teinte livide intense.

Les invocations, les charmes, les amulettes, l'astrologie, les jours fastes et néfastes jouent un grand rôle dans le plus grand nombre des maladies. Souvent il faut consulter les idoles pour savoir si le médecin doit être consulté, et diverses cérémonies sont appelées à chasser les mauvais esprits que l'on suppose avoir pris possession du malade. Ces cérémonies ne sont pas de nature à ménager un système nerveux accablé par la maladie : elles consistent, en grande partie, à battre le tam-tam à outrance et à allumer des centaines de fusées. Une autre méthode, plus innocente, et dont l'efficacité égale sans doute celle d'un globule de Hahnemann, consiste à écrire avec de l'encre rouge, sur une partie douloureuse, le mot qui signifie *dissiper* ou *disséminer sur la peau*.

Les drogues employées en médecine sont empruntées à tous les règnes de la nature. Dans un traité *ex professo* sur la matière médicale et la thérapeutique, on trouve l'énumération et la description de 442 substances. Elles sont classées suivant le règne qui les fournit ; parmi ces drogues, 314 sont tirées du règne végétal, 50 du règne minéral, et 78 du règne animal.

## La médecine en Chine

Un grand nombre de ces substances se retrouvent dans nos pharmacies ; mais il en est d'autres qui n'ornent guère que la pharmacopée chinoise, et dont voici quelques exemples : des pattes d'ours et de singes ; des os de tigres ; des crabes et des lézards desséchés ; des peaux de serpents ; le foie, le cœur et la moelle de cheval et de mule ; diverses parties du cochon et du chien ; le placenta de différents animaux ; des vers à soie desséchés ; la tête d'ours ; la peau d'éléphant, etc.

Les Chinois connaissent depuis longtemps les propriétés anti-périodiques de l'arsenic, et ils traitent la syphilis par une préparation que l'on obtient en sublimant ensemble du mercure et de l'arsenic.

Dans la composition d'une formule, on attache une importance particulière à plusieurs règles. Le passage suivant en donnera une idée :

« Les médicaments sont divisés en sept catégories ; il en est de simples, qui ne sont associés à aucun autre médicament, et il en est de composés. Parmi ces derniers se trouvent ceux qu'il ne faut jamais prescrire seuls, mais qui doivent toujours être associés entre eux. Il y en a qui s'aident mutuellement, tandis que d'autres sont séparés par une antipathie profonde. Il ne faut mêler ces médicaments qu'avec les plus grandes précautions. La meilleure règle est d'employer les médicaments qui ne peuvent être donnés seuls et qui s'aident mutuellement ; mais il faut prendre garde d'associer ceux qui sont antipathiques et de nature contraire. Ceux qui ont des propriétés malignes ou vénéneuses peuvent être employés, mais seulement à la condition qu'ils soient accompagnés de substances ayant la vertu de neutraliser leur malignité.

Les Chinois paraissent être très peu familiarisés avec les vertus propres à chacune de ces substances, ce qui tient, sans doute, à

## La médecine en Chine

l'habitude qu'ils ont d'en réunir un grand nombre dans une seule préparation.

Les remèdes secrets se fabriquent et se vendent en grande quantité, comme les *patent medicines* dans les États-Unis. Les affiches placardées aux coins des rues et dans les places publiques exaltent en termes peu mesurés les vertus infailibles de ces préparations, et la réclame des pays plus civilisés trouverait une ample moisson à recueillir dans le vocabulaire des charlatans chinois. Parmi ces formules, l'une des plus usitées consiste à assurer l'heureux consommateur des pilules ou des poudres que « à toute éternité la maladie ne reviendra pas. » Quelques-unes de ces drogues se vendent à des prix exorbitants ; certaines pilules, par exemple, coûtent un dollar pièce. La confiance du malade est naturellement en raison directe du prix qu'il paye.

En voyant le nombre incroyable de médecins qui pratiquent et des médicaments qu'ils possèdent, on croira volontiers que des siècles d'expérience doivent leur avoir enseigné un grand nombre de médications utiles et efficaces, et l'on sera encore plus disposé à penser de la sorte, quand on est témoin de la haute estime dont jouissent les médecins, et des énormes quantités de drogues que consomment leurs patients. « Un bon médecin, dit un proverbe, est un bienfaiteur public », et un médecin éminent est honoré du nom de *bras de son pays*. Le commerce des drogues est une des branches les plus importantes et les plus lucratives de l'industrie. Dans les villes populeuses, des rues entières sont occupées par des rangées de magasins de droguistes, garnis de tiroirs et de boîtes étiquetés de la façon la plus recommandable. On remarque dans ces magasins l'absence de bouteilles en verre, qui sont remplacées par divers vases en porcelaine.

Un fait très singulier, c'est que la chirurgie est presque inconnue en Chine. On ne s'explique pas qu'il puisse en être ainsi dans un pays où les médecins ont toujours été si nombreux et si respectés, et où l'expérience de longs siècles a été transmise de génération en

## La médecine en Chine

génération dans de savants écrits. Quelle qu'en soit d'ailleurs la raison, il est de fait que dans tout l'empire chinois il n'existe pas un seul chirurgien indigène (si ce n'est quelques disciples de chirurgiens étrangers) capable d'exécuter la plus simple de toutes les opérations, du moment qu'elle réclame l'usage du bistouri. Les médecins ne possèdent pas d'instruments de chirurgie ; ils n'entendent rien au traitement des fractures et des luxations ; ils ne réussissent à arracher les dents que lorsqu'elles sont assez branlantes pour céder à l'avulsion digitale. Toutes les plaies et maladies qui nécessitent l'intervention chirurgicale sont au-dessus de la portée de toute la Faculté. On compare aux dieux ou à des médecins datant des époques mythologiques le médecin étranger qui a guéri la cataracte, pratiqué la taille, ou amputé des tumeurs ou des membres, et on apprécie souvent d'une manière tout à fait extravagante leur habileté à guérir des maladies incurables.

L'art obstétrical n'est jamais sorti des mains des femmes, et les dames chinoises se pâment d'horreur à l'idée d'un accoucheur.

Une dame américaine qui avait longtemps habité la Chine, et qui était parfaitement au courant de la langue du pays, avouait que les questions de ses connaissances sur ce sujet l'ont souvent mise au comble de la confusion. C'est, sans aucun doute, une des raisons qui fait qualifier les étrangers de barbares, dépourvus de civilisation, et ignorants des convenances sociales.

On lira peut-être avec intérêt quelques détails sur le régime des femmes chinoises en couches. Il semblerait qu'en raison du nombre énorme de naissances que compte chaque année, on dût attacher une importance extrême à ce que les vrais principes de l'art obstétrical fussent bien compris, d'autant plus que la loi inexorable de la mode, en empêchant le développement des pieds, force le plus grand nombre des mères chinoises à mener une vie sédentaire.

On verra, au contraire, que les usages des sages-femmes chinoises sont, à beaucoup d'égards, en contradiction avec les



## La médecine en Chine

règles reconnues par nos accoucheurs les plus distingués, et l'on s'attend, dès lors, naturellement, à ce que cette pratique, que nous qualifierions d'absurde, entraîne les conséquences les plus désastreuses. Mais il ne semble pas qu'il en soit ainsi, et loin de là ; je tiens de bonne source qu'un accouchement donne beaucoup moins d'appréhensions en Chine que chez nous, fût-il même confié aux mains des chirurgiens les plus distingués. Cette singularité peut tenir à plusieurs causes, et peut-être surtout à ce que les Chinoises souffrent moins, et sont délivrées plus facilement que les femmes de nos continents. Mais quand on considère la vie luxurieuse et sédentaire de la plupart d'entre elles, et les changements merveilleux qui suivent les accouchements les plus favorables, on ne comprend pas qu'elles ne souffrent pas davantage de l'ignorance de leurs accoucheuses.

Lorsque le travail commence, on envoie chez la sage-femme, et la patiente prend place sur une petite chaise placée dans un baquet peu élevé. Elle ne conçoit pas que l'on puisse être assez malpropre pour accoucher au lit. Une aide soutient le dos de la femme, qui est toujours délivrée dans la position assise ; le décubitus horizontal n'est toléré que dans des cas très graves. Parfois la patiente se promène dans sa chambre pour activer les douleurs. On administre des médicaments pour hâter la délivrance, et il est peu de femmes qui ne prennent une « pilule expéditive » au début du travail. On coupe le cordon ombilical à l'aide de ciseaux ou d'un tesson de porcelaine, et on l'entoure de farine de riz. L'expulsion du placenta est abandonnée aux forces de la nature ; s'il tarde à venir, on chatouille la gorge de la patiente avec la barbe d'une plume, et les efforts de vomissement qui en résultent font chasser le délivre au dehors.

Après la naissance de l'enfant, on accorde à la mère quelques instants de repos au lit, mais en général elle ne reste pas alitée, ou tout au plus le deuxième jour seulement. Le troisième jour, elle est déclarée à même de reprendre ses occupations, et elle n'y manque

## La médecine en Chine

guère. Dans les classes pauvres, les femmes ne prennent pas de repos du tout, et retournent à leurs travaux habituels dès que le travail est terminé. Même dans les classes riches, elles ne restent pas au lit ; elles gardent leur chambre, et sont réputées impures pendant un mois ; pendant tout ce laps de temps, elles ne reçoivent que les personnes qui les soignent et leurs parentes les plus proches. À la fin du mois, la mère se purifie, s'habille, et sort pour une grande fête, à l'occasion de laquelle l'enfant reçoit un nom ; en même temps, si c'est un garçon, le père lui rase la tête pour la première fois.

Les femmes enceintes ne changent rien à leur régime jusqu'à leur accouchement, qu'elles attendent avec impatience, parce que c'est le moment de faire bonne chère ; des préparatifs importants sont faits à cette occasion. Elles affectionnent beaucoup la racine de gingembre grillée dans l'huile et cuite ensuite au vinaigre. Peu de temps après la délivrance, la mère prend du riz, du gingembre et des œufs durs, tous mets préparés avec soin à l'avance.

Après le deuxième jour, s'il n'y a pas de fièvre, on lui permet de manger du poulet, du porc, des poissons, des fruits, et tous les mets qui flattent son goût ; mais il faut que tous, pendant le premier mois, soient cuits dans du vinaigre et des spiritueux.

Dès que l'enfant est né, on l'essuie avec un papier doux, et on l'enveloppe dans du vieux linge, mais on ne le lave que dans la matinée du troisième jour. On lui donne de la bouillie de riz dès le moment de sa naissance, et il continue ensuite à prendre cet aliment deux fois par jour.

On n'emploie aucune espèce d'instruments pour faciliter le travail ; j'ignore jusqu'à quel point les sages-femmes ont recours à des opérations manuelles. Il est d'ailleurs fort heureux qu'elles ne possèdent pas d'instruments, car elles n'ont aucune notion sur le mécanisme du travail et sur l'anatomie du bassin.

Nous venons d'esquisser, non pas une pratique réservée à une

## **La médecine en Chine**

population peu nombreuse, mais une pratique qui est d'usage général dans l'état le plus peuplé de toute la terre. Si nous la comparons aux règles que nous avons l'habitude d'observer, nous sommes remplis d'étonnement de voir les femmes chinoises préservées des calamités qui s'attachent au moment critique de l'accouchement. Il faut bien conclure que la nature dispose en leur faveur de ressources infinies et suffisantes pour triompher de toutes les difficultés.